



Pour Ravel



Si parisien qu'il soit, et même si bon bec de Paris, Ravel est le plus espagnol des artistes. Il répond mieux qu'un autre à l'idée qu'on se fait d'un grand musicien à la façon de l'Espagne : il a du Goya et du picaresque ; il tient de la féria et de Manet. Les étrangers sont presque toujours injustes pour la poésie et la musique françaises : ou ils l'ignorent, ou ils ne l'entendent pas. Les Français eux-mêmes ne sont pas sensibles, en général, à ce que leur musique et leur poésie ont de plus réellement musical et poétique. Les étrangers sont obtus ; et les Français, à l'ordinaire, ne sont ni musiciens ni poètes. J'ai idée qu'il en était tout de même d'Athènes et des plus purs Athéniens dans la vie grecque et dans le monde antique.

Quoi qu'il en soit, depuis trente ans, la musique en France est un art majeur, digne de la peinture et de la poésie. La musique française n'a sans doute pas connu de plus belle époque, si ce n'est sous la Renaissance, au siècle des Valois. Le charme et la beauté de la forme en sont des témoins infailibles. De Vincent d'Indy à Debussy,

ou de Fauré à Poulenc, une foule d'auteurs savent écrire, les uns avec une force originale, les autres avec un rare agrément. Entre tous, Maurice Ravel touche à une sorte de perfection dans le goût et le style. S'il y a, désormais, un style français en musique, Ravel y est pour beaucoup. Son orchestre fait penser à celui de Richard Strauss, comme Tiépolo à Véronèse. Et je n'étonnerai aucun de ceux qui aiment la peinture et l'esprit dans l'art de peindre, si je leur rappelle que les fresques du palais Labbia et celles de la Villa Valmarana sont parfois plus sûres de nous retenir et de nous plaire que les plus fameuses pompes de Venise. On dira peut-être : où sont les vastes murs décorés par Ravel ? Mais, d'abord, *la Valse*, *la Rapsodie*, *Daphnis et Chloé* ont bien l'étendue d'une symphonie. Puis, la longueur ne fait rien à l'affaire. Le grand poème est un préjugé. Comme un beau sonnet l'emporte infiniment sur une épopée ennuyeuse, un court prélude peut valoir mieux qu'une heure de musique éloquente et vide. Je ne donne pas seulement *la Henriade* pour trois bonnes pages d'André Chénier, mais tout Laprade avec la moitié de Lamartine et de Victor Hugo pour cinq ou six sonnets de Mallarmé ou de Baudelaire, et quelques petits douzains de Verlaine. Il y a plus de poésie dans quelques divins soupirs, que dans un mois entier de grand vent sur une lourde ville.



Que Ravel soit original, il en a donné la preuve dès le début. A l'âge où les autres se cherchent, il s'est trouvé lui-même, d'un seul coup : il est déjà tout entier dans sa première œuvre, la *Habanera* qu'il a reprise ensuite telle quelle dans sa *Rapsodie* espagnole. Et qu'on ne croie pas au hasard si Ravel entre dans la musique par l'Espagne. On prétend qu'il est d'origine basque. Je reconnais partout l'Espagne dans Ravel, dans ce qu'il est comme dans ce qu'il fait. Ce petit homme si sec, si nerveux, frêle et résistant à la fois ; cette roideur câline et cette souplesse de l'acier le mieux laminé ; ce grand nez, ces joues ravalées, cette forme aiguë et grêle ; l'air un peu distant et pourtant si courtois ; la mine fine, l'allure saccadée sans être brusque ; le geste menu ; la chaleur brune du tison qui se défend de pétiller, c'est le

grillon d'Espagne. Et son art, bien davantage, a l'accent espagnol dans le langage français.

Rien ne paraît plus objectif que l'art de Ravel et rien ne veut l'être de dessein plus arrêté. Si la musique peut peindre l'objet, sans faire premièrement la confession du peintre, la musique de Ravel y réussit plus qu'une autre. Il faut remonter au dix-huitième siècle, aux divertissements de Couperin et de Rameau pour rencontrer une semblable inclination. Encore Couperin est-il loin de proscrire l'expression du sentiment, et d'en avoir cette cruelle défiance, moqueuse à première vue, fort sérieuse si on prend la peine d'y penser. Stravinski, lui aussi, s'attache fortement à l'objet : mais Stravinski fait corps avec lui dans la nature, comme un élément : la conscience n'est certes pas son fort ; tandis que Ravel en reste le témoin presque ironique, même quand il est ému : car au moment où il l'éprouve le plus, il feint le sentiment, pour égarer l'opinion qu'on pourrait s'en faire, et de lui. Un talent si retors à se masquer, un tel penchant à donner le change est unique en musique. Berlioz n'y aurait certes rien compris. Tout, dans Ravel, affirme la volonté de s'effacer et de ne faire aucune confidence. L'harmonie de ce musicien, ses recherches, ses trouvailles, ses frissons, ses petits rires en coin, le frémissement des lèvres dans la mélodie, l'impatience et la fièvre secrètes du rythme, montrent assez quelle sensibilité est la sienne, mais il la dissimule ; il la couvre d'un vêtement qui ne la laisse pas paraître ; il en a plus que la pudeur, presque la haine ; il la renie ; il fuit donc le discours : par crainte de l'excès, il est capable de se résigner à une pauvreté apparente. Il préfère la sécheresse à l'abondance. Bref, il est d'une telle réserve à l'égard de ce qu'il sent, qu'il préfère passer pour ne rien sentir à déceler ses sentiments. Voilà bien une morale d'artiste. Rare en musique, plus qu'en tous les autres arts : plus qu'à l'être même, le musicien met son honneur à paraître sensible. Un artiste de ce génie porte un scrupule infini aux moindres termes de la langue qu'il parle. Jamais il ne se permet la facilité. Tout laisser aller le dégoûte. Il a horreur de la défaillance et de la vulgarité. Ses négligences sont les jeux du chat avec la souris et d'un dernier raffinement. Les potiers d'Athènes ont eu de ces soins qu'inspire l'amour de la perfection, ce beau, ce cher souci. Les dons de Ravel sont

ceux du poète comique. Je rêve d'une *Ecole des Femmes* mise en musique par Ravel, d'un *Pourceaugnac* et même d'une *Lysistrata*. Le musicien de *l'Heure Espagnole* est seul capable de cette comédie musicale, où le rire le plus fin de l'intelligence enferme et cerne enfin le sentiment d'un trait qui le parodie en même temps qu'il le caresse.

La réserve de Ravel va jusqu'à une sorte d'affectation qui est, après tout, la défense d'un orgueil secret et d'une modestie ombreuse. L'humour, la raillerie sont alors des masques commodes. Sans être farouche, cette pudeur est pleine de sous-entendus. Elle a des voiles, elle porte des lours, elle en change brusquement, quand elle se croit devinée. La sensualité de cette musique est très singulière : peut-être, le musicien la domine-t-il surtout, parce qu'il a peur d'y céder. Il est parfois celui qui refuse pour ne pas trop accorder. Dans la *Valse*, çà et là, sous le brillant d'un Weber du Saint-Office et d'un Chopin Torquemada, on perçoit les accents d'une convoitise et d'une coquetterie presque sauvages. S'il peint la violence des danseurs enlacés, ou s'il est lui-même le violent qui danse, c'est son secret. Il le garde jalousement, et s'amuse à la fin de le garder : comme Baudelaire, il a honte de son cœur ; et si dans son art le cœur paraît, il lui semble trahir son art. Qui ne sait l'humour de Ravel ? Il en a beaucoup, parce qu'il n'y a pas d'humour sans beaucoup de conscience. La clarté de Ravel, jusque dans l'entrelacs le plus complexe, est surprenante. La clarté est parfois son unique excès : elle éteint la chaleur et supprime les ombres. Il sait tout ce qu'il fait, et il le veut faire : il y met toute la réflexion possible. Nul art n'est plus lucide. Il ne perd jamais conscience. Sa musique donne souvent l'impression d'une machine merveilleuse, d'une montre réglée au dixième de seconde, d'un rouage agencé au centième de millimètre. On prête à un célèbre musicien ce mot plaisant : « Ravel est le plus parfait des horlogers suisses. » La raillerie et la louange se font ici contrepoids, comme dans la symphonie des pendules, qui anime d'un rire presque inquiétant *l'Heure Espagnole*. Et pourtant, l'intuition reste intacte dans cet ingénieur musical. Rien n'altère son goût, son invention sonore et l'exquise délicatesse de son oreille. Il vit, il pense et, si l'on peut dire, il voit par l'ouïe. Dès le début, sa musique pour le piano a révélé un inventeur véritable. Il vient de Liszt, comme tout le monde ; mais avec une liberté et

une audace qui ne sont qu'à lui. Debussy n'a pas précédé les *Jeux d'Eau* : il les a connus et suivis. Presque à tous les égards, Ravel a rompu le premier avec l'art romantique. On lui fait bien du tort quand on le compare à Jules Renard. Il est plus près de La Fontaine. On ne le conçoit guère sans Debussy ; et toutefois, il lui ressemble si peu qu'il est plutôt le contraire. Debussy est tout dans le sentiment et l'émotion ; Ravel n'y veut jamais être. Même quand elles sont le plus voisines, les harmonies de Ravel et celles de Claude Achille procèdent d'une origine différente. Debussy est bien plus dans le majeur, quant au plan modal. Ravel, dans le mineur. Debussy est le musicien des onzièmes naturelles. Ravel, le sorcier des septièmes et neuvièmes de seconde. Debussy tend aux gammes par tons entiers ; Ravel les fuit, même s'il les frôle. Il y a un Espagnol dans Ravel, un Grec dans Debussy. Pour Debussy, le prélude est la mère de sa musique, et même une sorte admirable de prélude vocal. La danse gouverne toute la musique de Ravel, comme celle des Espagnols et des clavecinistes. Debussy s'est instruit dans un art tout classique, pour le rejeter de toutes les manières, et son génie répugne à toutes autres règles qu'à celles qu'il se donne. Debussy est une sorte de prodige et de météore : il semble que sa musique est un philtre préparé pour lui seul et qui ne le sera jamais que par lui. Ravel, au contraire, use des formes classiques, comme le jongleur des balles, des plumes, des éventails, des mille objets qui volent entre ses doigts. Il se joue donc des formes classiques, mais il les possède comme personne ; elles ne le gênent pas. Il les renouvelle ; il y glisse un esprit impévu et des blandices non goûtées jusqu'à lui. Il les transforme par l'ironie, par la couleur, en un mot par le jeu. Quand il le faudra, Ravel se jouera de ses propres formes et de ses plus rares trouvailles. Je remarque en lui le don précieux de la découverte.



De Ravel, sort toute une école. Stravinski et lui sont les maîtres plus ou moins avoués de la jeune musique : les musiciens se confessent à leur insu, selon qu'ils suivent l'un ou l'autre de ces guides, d'ailleurs si différents.

Il y a déjà dans Ravel des accords d'accords. Il se plaît dans l'indécision modale. Il fait vaciller la dominante avec un bonheur pervers. Il résout par le plaisir de l'oreille les équations sonores les plus complexes et les plus hardies : à la limite de la violence et de l'inouï, il se justifie par la volupté du son ; il règne par le charme et les caresses neuves du timbre. Personne peut-être n'a fait un usage si sûr et si savant des sons harmoniques et des timbres les plus rares. Ravel est bien plus du temps qui vient que de l'autre ; mais on s'y trompe, parce qu'avec l'esprit, clair et visuel à souhait, avec sa volonté d'ordre et de raison, il reste surtout harmoniste, et qu'il n'a ni le gros trait de ses cadets, ni leur âme brutale, ni leur bouche grossière. L'un des premiers, il s'est adonné à cette architecture syncopée, qui est la rêverie même du rythme ou son halètement le plus vulgaire. Il noue et il dénoue les longs serpents de sa mélodie, il les sépare et les enlace ; il aime à doucement altérer les degrés où il se promène, en les charmant, avec une sûreté d'équilibriste qui joue le somnambule. Le plus souvent, les jeux de Ravel sont icariens. Un tel art est une merveille de précision. Il baigne dans la lumière d'un cirque idéal, où tous les mouvements, tous les corps, sur des trapèzes et des agrès d'accords, au-dessus d'une piste musicale, sont sonores. Le mystère n'a point de part à ces émotions ; l'inquiétude en est absente ; l'attente même est sans trouble : c'est la curiosité de l'intelligence qu'une lumière éclatante mène à ses fins et ne saurait tromper. Ravel est bien de ces bords, que le soleil inonde, où, comme à Barcelone, on dit d'un homme qu'« il fait de la métaphysique », pour dire qu'il est fou. Jamais musique ne fut plus au fait du plaisir et plus physique enfin que celle-là. Mais il se trouve aussi qu'elle est d'une extrême élégance, qu'elle a ses répugnances et ses dédains ; qu'elle aime le choix ; qu'elle va naturellement à tout ce qui est fin et fini, spirituel et rare. Pleine de couleur, mais dans la nuance ; elle ne parle au cœur et n'y veut atteindre qu'à travers la vision choisie et l'harmonie colorée. On ne saurait guère se montrer plus classique dans un art plus sensuel que celui-ci. Ravel garde partout un équilibre étonnant : dans tous les sens, il est équilibriste. Cet art, si désinvolte en apparence et parfois si déconcertant, respire le calcul et la possession de soi.

ANDRÉ SUARÈS.